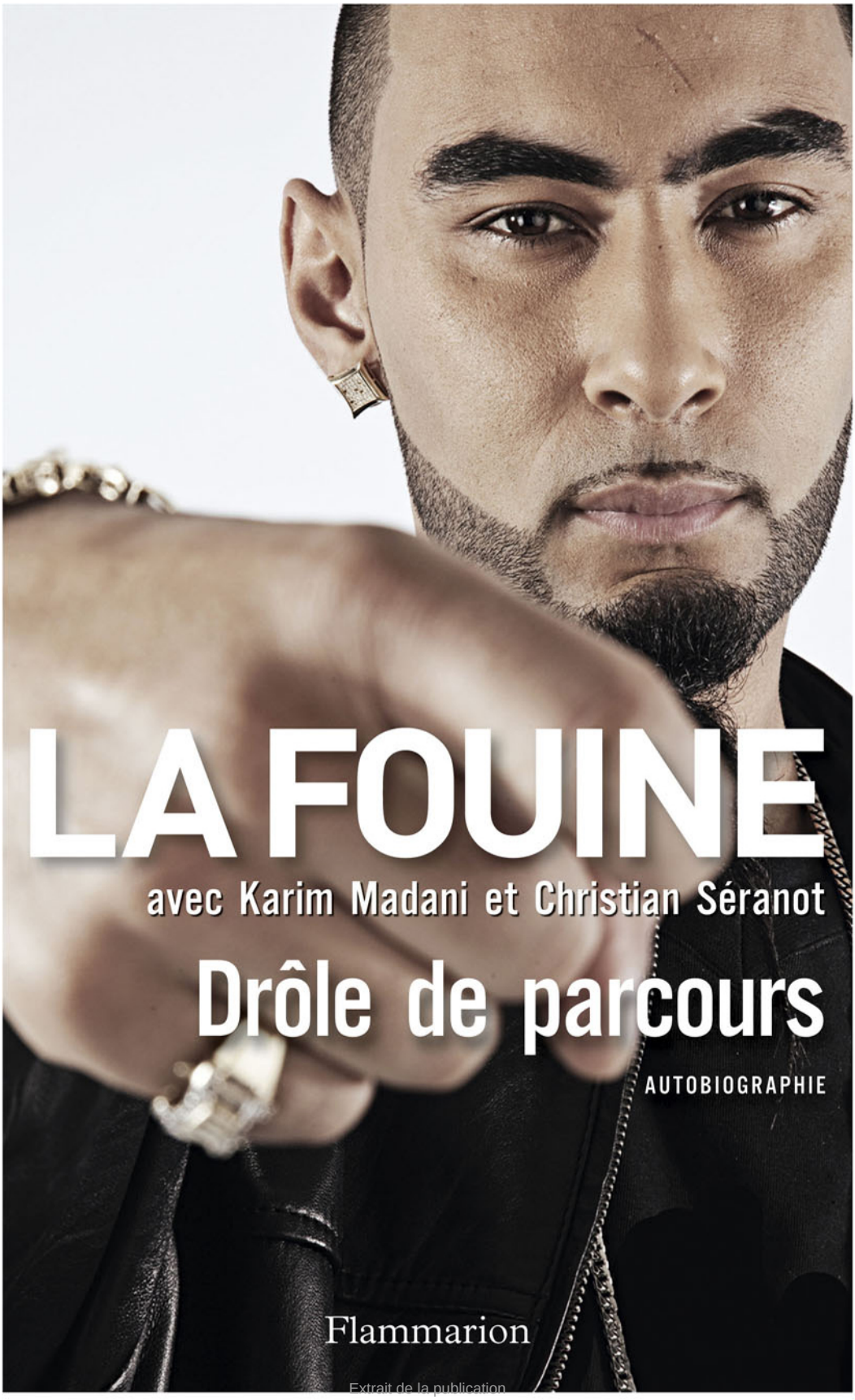

LA FOUINE

avec Karim Madani et Christian Séranot

Drôle de parcours

AUTOBIOGRAPHIE

Flammarion

Extrait de la publication

LA FOUINE

avec Karim Madani et Christian Séranot

Drôle de parcours

La Fouine est un phénomène. Sa vie vaut tous les romans.

Avec plusieurs millions d'albums vendus, autant de fans sur les réseaux sociaux, une exposition médiatique conséquente, il est un des artistes de musique urbaine les plus populaires. Son différend avec le rappeur Booba a enflammé la toile. Le cinéma le courtise.

Originaire de Trappes, Laouni Mouhid, pour son contrôleur judiciaire, a tout connu : la galère, la délinquance, la prison. Son père transmet à ses sept enfants son amour de la musique. On écoutait Brel, Brassens, Gainsbourg, Coltrane et Billie Holiday dans le salon familial. Laouni apprendra tôt à chanter et à jouer de plusieurs instruments. Sa mère, trop vite disparue, lui inculque des valeurs fondamentales. Mais la famille implose. S'ensuivent expulsions et déboires. Laouni sombre.

Avant que La Fouine n'obtienne gloire, argent, reconnaissance et qu'il ne vive sous le soleil de Miami, il aura été balloté de foyers en maisons d'arrêt. Il aura aussi forgé des amitiés fraternelles. Ce récit est l'autobiographie intimiste et inédite d'un artiste qui se livre sans tabou, avec une lucidité, une sincérité et une autodérision étonnantes. Du ghetto au gotha, des quartiers disciplinaires aux plateaux télé, des mandats de dépôts aux trophées, ce « drôle de parcours » constitue un témoignage passionnant et débordant d'humanité.

Un document que Laouni Mouhid a souhaité écrire avec deux journalistes, scénaristes et écrivains : Karim Madani, spécialiste des cultures urbaines et Christian Séranot, spécialiste des questions judiciaires et sociétales.

Flammarion

13-X Création Studio Flammarion En couverture : © Koria

Drôle de parcours

La Fouine

Avec Karim Madani et Christian Séranot

Drôle de parcours

Autobiographie

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-3244-7

Extrait de la publication

Skuuuuurt !

Pour de la *Hayya*
Passer des années
À voler chez les gens
Passer des années
À tout saccager
Leur intimité
Et celle des enfants

Pour de la *Charras*
Guetter en de sombres ruelles
Où s'arrachent à la pelle
Dans l'abri des coins d'ombre
Les sacs à main des filles
Ou des mères de famille
Sur leurs talons aiguilles

Pour du *Skuff*
Se brûler l'âme
Adolescence perdue
Enfance ravagée
Sinon pourquoi racketter
Ce jeune de son âge
Sa veste ? Sa paire de Nike ?

Pour du *Kamaz*
Braquer le manque qui affame
Le cœur en vrac et les pieds nus
Sortir du lit faut pas traîner
Vingt-trois heures-jour à pleurer
Sur son dernier cambriolage
Son test, son premier strike

Pour de la *tabasla*
N'offrir que la peine à sa mère
Partie
Loin du Maroc le cœur gros
Rêvant d'avenir pour son fils
Pas du présent de la police
Des tribunaux et des parloirs
Si gris
Pas positif le miroir

Pour du *bédo*
Connaître que les voies judiciaires
Les classes garage lycée Blériot
Quatrième aide-soutien d'accord
Pas la troisième insertion de la mort
Le corps parle à quinze ans
Triste bowling !

Pour du *Tcherno*
N'ajouter que le malheur au malheur
Double-zéro, chareu, chlair, chocolat
Haja, Ketama, Hazizi, Sh'ner, Polena
Adieu collège, adieu lycée
Les mômes meurent pour de l'Afghan
Leurs mères s'en vont sans savoir…

Pour du *Sum*
Cadix, Costa Del Sol, Malaga
Bordeaux, Chefchaouen, Gibraltar

Drôle de parcours

Derniers Mirages pour vie meilleure
Sans avoirs, sans pouvoir
Triste bilan
Triste bilan…

La Fouine/Laouni M.

Extrait de la publication

La plupart des hommes luttent pour devenir celui qu'ils veulent être. Moi, je me bats pour ne plus jamais redevenir celui que j'étais.

Je m'appelle Laouni Mouhid.

Beaucoup me connaissent sous le nom de La Fouine. J'ai la chance d'être un artiste récompensé par plusieurs disques d'or.

Mais le 4 février dernier, quelqu'un m'a tiré dessus. Cette épreuve m'a donné à réfléchir sur le sens de mon existence. Ce livre est le résultat de cette réflexion. Je vous y raconte mon histoire, celle de ma vie : une histoire de rédemption.

Extrait de la publication

Chapitre 1

Une famille de musiciens

De l'amour

Je suis né à Trappes, le 25 décembre 1981, d'une mère femme au foyer et d'un père menuisier. Nous étions sept enfants. Une famille très modeste. Que je sois venu au monde le jour de Noël a valu à ma mère une convocation à la mairie et la remise d'un chèque. Un petit chèque mais qu'importe, ça commençait plutôt bien pour moi. Débarquer un D-Day et rapporter du cash à mes parents : certains ont connu pire comme entrée dans l'existence. Ma mère m'a souvent répété par la suite, dans les bons et dans les mauvais moments, de ne jamais oublier que je suis né sous une bonne étoile. Mes grandes sœurs me le rappellent encore.

Nous habitions cité Jean Macé dans un F4. Neuf personnes pour trois chambres ! L'une occupée par mes parents, l'autre par mes trois sœurs aînées et la dernière par mes deux grands frères, mon petit frère et moi.

Mon père ne gagnait pas beaucoup d'argent, à peine plus que le Smic et il devait nourrir ses sept enfants. Longtemps, il n'a eu ni permis, ni voiture. Nous ne partions pas en vacances, car mes parents ne pouvaient pas économiser. Mais le véritable plaisir de mon père, c'était de nous

inscrire au conservatoire et de nous acheter des instruments, vaille que vaille. Dès que j'ai eu 7 ans, j'ai fréquenté le conservatoire de Trappes. C'était presque gratuit. Je jouais au foot à côté. Si mon père n'était pas instrumentiste une âme de musicien l'animait. Il écoutait de la musique toute la journée. Il passait du coq à l'âne. De John Coltrane à Jacques Brel, de Léo Ferré à de grands chanteurs égyptiens, algériens, marocains… Il pouvait planer sur du Michael Jackson, ensuite sur du Stevie Wonder ou du Marvin Gaye. Chez nous, l'univers musical était vaste.

La musique, je l'ai donc trouvée à la maison. Elle m'y attendait. Chacune et chacun des petits Mouhid a eu droit à cet honneur en naissant. Aussi loin que je me souvienne, elle a compté dans ma vie. Elle en a constitué le fil rouge, l'ADN. Je l'ai toujours su, tant elle m'a fait la courte échelle.

Chez nous, tous les enfants jouaient d'au moins un instrument. Mes grands frères Kamal et Adil de la guitare, ma sœur Ilham de la contrebasse, Samira du piano et Naïma de la guitare elle aussi, mais elle n'a pas continué. Je n'ai pas eu à beaucoup m'employer pour entrer dans le grand bain.

Dans la chambre des filles, un poster s'étalait sur presque tout un pan de mur : celui de Billie Holiday, l'artiste préférée de ma grande sœur Samira. Les premiers concerts auxquels j'ai pu assister furent des concerts de jazz et de reggae, parce qu'elle jouait et chantait dans les deux groupes qui donnaient des représentations. Samira est pianiste, chanteuse et choriste. Sa voix a été l'un des premiers refuges de mon enfance. Notre salon familial et son prolongement ressemblaient à un musée d'instruments de musique – tous ceux que mon père nous avait offerts –, un poster géant de Michael Jackson, un autre de Bob Marley y trônaient aussi.

Extrait de la publication

Mes copains du quartier n'avaient jamais vu ça. Comme je ne connaissais pas l'Afrique ni le bled, ça nous remettait un peu à égalité.

La première fois que j'ai foulé le sol marocain, je devais avoir dans les 12 ans et nous ne sommes restés que quelques jours, car j'avais le mal du pays. Ma mère me manquait trop, j'étais parti avec mon père pourtant, et il faisait de son mieux. Mais je me sentais mal à l'aise dès que je me retrouvais loin d'elle. Durant une semaine, autant dire une éternité, triste et cafardeux, j'ai traîné mon mal-être, pensant à elle, là-bas à Trappes. Les mots ne suffisent pas pour décrire mon attachement viscéral à elle. Durant notre enfance et jusqu'à la fin, ma mère a veillé sur nous telle une louve. Elle s'est battue pour nous garder près d'elle, nous a protégés. Elle était très proche de nous, nous ne pouvions nous passer d'elle.

D'abord abandonnée par ses parents, élevée ensuite jusqu'à l'âge de 19 ans par une famille espagnole, puis par une famille juive, avant d'être recueillie par sa mère, elle était marocaine, de Casablanca. Mon père, quant à lui, est originaire de Laounet – « l'entraide » en Arabe –, un village de la province de Doukala, dans les confins de Rabat, au Maroc également. Mon prénom, Laouni, en est un mot dérivé et signifie : « Celui qui aide ». Dans cette région pauvre de villages de campagne, lorsque des chantiers devaient être mis en œuvre ou d'autres tâches importantes accomplies, tout le monde mettait la main à la pâte. Un peu à la manière de la célèbre émission d'ABC, *Les maçons du cœur*, ou de *Tous ensemble*, celle de TF1 où les voisins, voire les habitants d'une même ville, construisent des maisons pour l'un des leurs par solidarité. À Laounet, dans les années 90, la vie suivait ce cours-là. Tout le village s'entraidait. Pour l'anecdote, mon père, ils l'appellent parfois Laouni au Maroc, lui qui se prénomme Ahmed. Mon prénom, je le dois à ses origines familiales, ma mère en

souhaitait un autre au début. Et puis, tandis qu'elle me portait déjà depuis quelques mois, elle a rêvé qu'un cheikh nommé Sidi Mohamed sortait de l'eau avec moi dans les bras, me déposait dans les siens en lui disant : « Il faudra que tu appelles ton enfant Laouni. » C'est ce jour-là qu'elle a décidé de mon prénom, avec la bénédiction paternelle.

L'espoir

Une alcôve jouxtait le salon de notre appartement. Cet espace nous servait de salle de musique. Une vraie salle de répète. Dans ce studio avant l'heure, nous disposions aux plus belles heures, d'une batterie sourde, d'un saxophone, d'un piano, d'une guitare sèche, d'une guitare électrique, d'une guitare folk, d'une contrebasse, d'amplis, de tam-tams, d'une solide chaîne Hi-Fi et d'une impressionnante collection de disques en vinyle. Je me rappelle que, chaque soir, le petit môme que j'étais s'asseyait là avec son casque et partait en voyage. Je savais faire. J'avais des chansons préférées : *L'été indien* de Joe Dassin, celles des best-of de Jacques Brel, de Stevie Wonder, de Marvin Gaye, des Jackson Five, de Jean-Jacques Goldman. Eh oui ! déjà Jean-Jacques Goldman ! Moi aussi, je prenais tout, à l'instar de papa et des grands. De purs moments. Avec mon casque, pendant que les autres regardaient la télé, moi j'écoutais de la musique, en apparence coupé du monde, tandis que je me lançais à sa découverte. De mon enfance, j'ai plein de souvenirs comme celui-là où j'écoutais des chansons et les apprenais par cœur.

C'est le jour où j'ai vu Samira chanter sur scène au cours d'un concert de jazz mémorable, sur le chemin du retour à la maison, que j'ai décidé – je devais avoir 8 ou 9 ans –, de devenir chanteur. J'avais assisté à un tel spectacle ! Le chant, la musique, les lyrics, m'embrasaient tout entier. Je

me souviens de ce sentiment si particulier de communion, de joie et d'amour, que j'ai éprouvé dans cette salle. Quelque chose d'unique se passait là et Samira, transfigurée, y contribuait. Mon tour viendrait, ma vie ce serait cela : chanter pour faire du bien aux gens.

Ce concert prodigieux – miraculeux – s'est déroulé à Trappes, à la salle Jean-Baptiste-Clément où il m'est arrivé de me produire bien des années plus tard. Je me revois encore, une fois rentré – j'étais bien habillé, avec un vieux gilet que je portais avec fierté –, me planter devant le miroir de la salle de bains et commencer à chanter des paroles improvisées, une sorte de freestyle, ça ressemblait plus à de la chanson française, à de la variété habituelle qu'à du rap. Je me regardais chanter et j'aimais ça.

Autour de moi, à côté de moi, tous m'avaient semblé dans le même état que celui où je me trouvais : transportés, en lévitation. Ce soir-là, je sus, avec une certitude instinctive, que j'accédais à une conflagration de sensations, dont j'ignorais jusqu'à la nature deux ou trois heures avant. Quelque chose de nouveau et d'inouï survenait dans le cours jusque-là paisible de mes jours. Samira m'avait ouvert la porte du palais, la boîte à musique enchantée. Grâce à elle, je me suis découvert durant ce concert. Je ne l'ai plus regardée de la même manière ensuite. D'ailleurs, je n'étais plus le même non plus, mais cela, je ne le savais pas encore. Samira a le pouvoir rare, dès qu'elle chante, de transformer la misère du quotidien en une inaliénable quête d'espoir. Elle a mis de la félicité dans ma vie.

Peu de temps après le concert de ma sœur, j'ai assisté à celui de IAM à la salle Jean-Baptiste-Clément. Mes potes sautaient en l'air. Moi je regardais avec appétit ce qui se passait sur scène. Je ne me sentais pas à l'aise au milieu du public. J'aurais voulu me retrouver au sein du groupe qui se produisait. Et depuis, de telles sensations ne m'ont pas quitté.

À cette époque-là, dans les années 80, la politique culturelle et de loisirs de la ville de Trappes se caractérisait par son accessibilité au plus grand nombre. Tant du point de vue des programmes, que des tarifs pratiqués, très peu élevés ou gratuits pour les enfants. La municipalité organisait de nombreux concerts de groupes locaux. Je n'ai pas souvenir de la moindre bagarre au cours de ces événements. Amusement et fraternité les animaient. Ce n'est plus pareil aujourd'hui. Des bagarres éclatent pour un rien et dégénèrent. La violence s'invite sans sommation.

Nous les plus jeunes, je parle là de la fin des années 80, nous galérions dans ma cité. Mais certains de nos aînés nous apportaient des invitations de la mairie pour aller à Aquaboulevard ou partir une semaine faire du camping en province, pour cinquante francs. Une authentique politique culturelle de quartier était mise en œuvre, saluée et respectée à Trappes.

Extrait de la publication

Chapitre 2

De l'audace

L'envers du décor, la vie c'est ça

À la maison, nous *devions* parler arabe. Mes frères et sœurs n'avaient pas le droit d'y parler français parce que mon père savait que nous parlions déjà à l'école la langue de la République. Il adore ce pays, mais souhaitait de toutes ses forces que nous soyons fiers de nos origines, que chacun d'entre nous se souvienne d'où il venait.

Dans notre appartement entièrement aménagé par lui, le talentueux menuisier, il avait tout bricolé. Les meubles en bois, les canapés, les salons marocains, rien qui ne soit pas de son cru. Les plinthes et les lumières aussi. Chez nous, *tout* était fabriqué maison. Je me rappelle encore de mon père rentrant le soir du boulot avec de grosses planches.

Dans la cité Jean Macé, les jeunes partaient en vacances. Moi, je ne suis pas parti en famille lors de mes premières années. J'ai juste fait de courts séjours en colo, d'une semaine, payés par la mairie. Dès que je me trouvais loin de chez moi, c'était spleen sans idéal. Une tristesse abyssale me terrassait. Je ne voulais rien d'autre que le cocon familial. Je n'ai pas à me plaindre, j'ai vécu couvé par ma mère. Elle se montrait très protectrice avec mon petit frère

Hakim et moi. Même dans le quartier, je n'avais pas le droit de monter sur une moto. Ma mère, si elle apprenait ça, elle me tuait. C'est que le voisin du haut, un ami de mon grand frère Adil, était mort dans un accident. Adil, mon aîné le plus proche – sept ans nous séparent – avec lequel j'ai toujours eu des relations très contrastées.

Nos grandes sœurs aussi nous câlinaient à la moindre occasion et nos frères veillaient sur nous quand ils le pouvaient. Mon petit frère Hakim, de trois ans mon cadet, plus connu aujourd'hui sous le nom de Canardo est un rappeur, mais aussi un musicien de génie.

En 1986-1987, lorsque je me rendais à l'école maternelle de Trappes, l'urbanisation, ce n'était pas le « tout-béton » comme aujourd'hui. Nous nous promenions dans les bois et nous ramassions des châtaignes. Nous courrions à travers champs et nous cueillions des maïs. Dès que nous en avions l'occasion, nous faisions également main basse sur les fraises et les cerises dans les jardins de la SNCF. Le 7-8, c'est un peu la campagne de nos jours, ça l'était plus encore en ces années-là. Tu roulais dans la nature et tout d'un coup tu arrivais au milieu d'une cité en te demandant d'où elle sortait. C'était Trappes.

Les premières années de primaire, je ne fus pas assidu. Je travaillais mal, je m'illustrais par des excès de bavardage, les punitions tombaient. Un très mauvais élève. Mais en poésie, j'étais le numéro un. Le cours de poésie commençait ? Je participais ! Il fallait apprendre un poème ? Je le connaissais par cœur le lendemain. Je le récitais bien, avec les bonnes intonations. Une boîte en classe était dédiée à cette matière. Nous pouvions écrire des poèmes, les glisser dedans, et, le samedi matin, la maîtresse lisait les poèmes que les enfants avaient écrits durant la semaine. Souvent, elle ne lisait que des poèmes de moi. J'en écrivais à la pelle. Je retranscrivais sur ce que je ressentais. Peut-être que je souffrais un peu de ne pas pouvoir aller au Maroc, en

Extrait de la publication

vacances avec ma famille, parce que mes copains, eux, partaient chaque été et revenaient en me racontant le bled…

Lorsque j'étais môme, Laounet, je croyais que c'était un pays. Ne me demandez pas comment se passaient mes étés, ils ne passaient pas. Je les subissais au quartier toute la journée. Les boules ! Mes vacances, toute ma vie d'enfance, ça a été Trappes et la piscine à vagues. Je rentrais par les trous dans les grillages parce que je n'avais pas les moyens de payer. À chaque fois, on se faisait courser par les vigiles.

Premiers élans

J'ai commencé très tôt à sortir de chez moi, par ennui, par désœuvrement. La première fois que j'ai volé une paire de baskets, c'est qu'on venait de m'en piquer une. Je me baignais dans la piscine à vagues, je suis revenu, plus rien. On n'avait pas de casiers et pour cause ! Tu poses forcément tes pompes à côté de ta serviette. Je devais avoir 9 ans. J'ai fait le tour et j'ai volé une autre paire. Elle était mieux que la mienne. J'ai bien fait attention qu'elle soit à ma taille. Je crois qu'un peu de vice est né en moi ce jour-là. C'était un vol par nécessité, mais quand j'ai eu cette nouvelle paire de baskets, après, j'ai trouvé ça facile.

Dès mes 9 ans, tous les étés, je traînaillais à Saint-Quentin. J'étais le petit voyou de cité, pas grand à l'époque. Je vagabondais avec des aînés, les copains de mon grand frère Adil. Ils m'emmenaient avec eux, par habitude. Ils m'aimaient bien parce qu'ils l'aimaient bien. Je n'étais pas le larbin mais j'étais la petite fouine, d'où mon surnom. Adil, lui aussi, en avait un : *Mouhid afternoon*. Il arrivait toujours à l'école l'après-midi. Il séchait le matin.

La première fois que j'ai pris le train seul, je devais avoir 9 ans, c'était pour aller au centre commercial de

Saint-Quentin-en-Yvelines, LE centre de la région, un peu comme celui de la Défense, toutes proportions gardées.

J'avais de l'audace. À 8 heures du mat', je sortais de chez moi tous les jours ou presque, je passais chercher mes potes, deux petits voisins de 9 ou 10 ans eux aussi : Morad, un Algérien, et Toufik, un Marocain, et on allait fureter dans ce centre commercial. Le reste de l'année, je m'y rendais les mercredis, samedis et dimanches. À midi, l'été, je volais une demi-baguette et une boîte de thon à la catalane et je faisais mon repas.

À cette époque-là, au début des années 90, les problèmes commençaient à la maison. Les difficultés financières, les policiers qui venaient chercher mon grand frère Adil pour l'arrêter. Il a été en prison très jeune, moi aussi plus tard. Mon grand frère Kamal ne coupait pas aux ennuis non plus. Mes grandes sœurs, elles, sortaient avec des copains qui ne plaisaient pas forcément à mes parents. Soit parce qu'ils n'étaient pas musulmans, soit pour d'autres raisons. Ces problèmes se sont vite accumulés, du coup j'étais un peu libre, car mes parents devaient gérer trop de choses. Je m'esquivais tôt le matin, je rentrais tard le soir.

Là, notre famille n'a pas encore éclaté. Je commençais à traîner, à voler des trucs mais c'est encore la joie. Elle a toujours été à Jean Macé, cette cité où nous habitions. Celle où j'ai vécu jusqu'au début de ma cinquième au collège. Des petits vols par-ci par-là certes, mais rien de grave. Jamais d'agressions physiques sur des personnes. Juste un petit jouet volé, une console dérobée… La rupture, je sais exactement quand elle est survenue.

Les journées pourtant ne se ressemblaient pas durant ces mois de juillet et d'août sans passeport pour ailleurs que notre Disneyland à nous, même si le rituel ne changeait pas. Avec Morad et Toufik, nous avions chacun nos tags.

Make, le mien (j'avais choisi *Mike*, mais j'ignorais qu'il aurait fallu l'écrire avec un « i »), *James* celui de Morad et *Flook*, celui de Toufik. Nous prenions le RER avec nos vêtements d'Emmaüs, descendions à Saint-Quentin et marchions jusqu'au centre commercial. D'abord, on faisait halte à la papeterie où on volait des stickers et des marqueurs pour dessiner nos tags et les coller dans le train au retour. Ensuite, on s'appliquait pour mettre un peu de couleurs. Après, nous déambulions à la recherche d'une opportunité. Nous nous arrêtions par exemple à l'ancien Game, maintenant remplacé par Micromania et nous regardions derrière la vitrine les jeux vidéo que nous ne pourrions pas nous payer parce qu'ils coûtaient trop cher. Un jour, le type du magasin oublie de refermer la vitrine. Je prends un jeu et je le mets dans ma poche. Se balader et essayer de trouver une occasion, ne pas rentrer chez soi les mains vides. Il nous est arrivé de voler une bombe de peinture pour aller tagger dans notre local. Ça, c'était après l'école mais surtout le mercredi après-midi et le samedi. Il y eut des périodes où nous n'arrêtions pas de nous rendre à Saint-Quentin, jusqu'à ce que nous nous fassions attraper et que ça nous refroidisse pour quelques mois.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Chapitre 3

Les Bonbons

Prose combat, À mon tour d'briller, etc.

Le sentiment d'impunité que nous éprouvions à Saint-Quentin, où, dans une certaine mesure, on nous passait à peu près tout, nous conduisit, Morad, Toufik et moi, droit à notre première arrestation au magasin Auchan de Maurepas. On ne change pas une équipe qui gagne, n'est-ce pas ? Ce jour-là, nous sommes partis ensemble le cœur vaillant, et revenus séparément, accompagnés de nos parents. Maurepas, c'est collé à Trappes, vers Élancourt. Nous sommes tombés au champ du déshonneur du petit maraud pris la main dans le sac, parce que je n'ai pas pu m'empêcher de vouloir étouffer le CD de Benny B. qui m'avait fait planer, vu que c'était la première fois que j'entendais un groupe de rap français avec tant de talent.

Nous nous sommes retrouvés tous les trois au commissariat où nos pères sont venus nous chercher. Celui de Morad est arrivé le premier pour récupérer son fils. Il lui a mis une grosse claque devant nous. Ça, c'était une heure après le flag, peut-être un peu plus. Il a demandé s'il pouvait me ramener aussi, les policiers lui ont dit : « Non, il faut que ce soit les parents ou les tuteurs. » Mon pote Toufik pareil, une heure et demie après, ses parents sont

arrivés. Et moi, le temps passe. La nuit tombe et commence à s'installer. 19 heures, 20 heures, la soirée me donne à réfléchir. Je me suis fait piquer vers 14 heures ! Je psychote. Vers 21 heures, mon père arrive enfin. Il était à pied parce que nous, nous n'avions pas de voiture. Seulement ça, j'y avais pas pensé.

Mon père m'engueule même pas, il me tape même pas. Il rigole et me demande : « Comment t'as fait pour prendre le train jusqu'ici ? » Au lieu d'être énervé, il était étonné. Aujourd'hui, ma fille a 10 ans. Le même âge que moi ce jour-là. Je n'imagine même pas qu'elle puisse prendre le train, partir jusqu'à la Défense toute seule par exemple et voler dans un magasin. Elle a dix piges la petite ! Je serais aussi ahuri que lui. Bon, il me ramène à la maison. Ma mère, dès qu'elle me voit, elle me balance une énorme mornifle. Elle m'engueule. Une tragédie pour elle : son petit fils chéri, un voleur à 10 ans ! J'étais accablé, j'avais peur que mes parents me tuent.

Dans ces années-là, la police se montrait bon enfant. Les policiers qui venaient perquisitionner chez moi, pour Kamal ou Adil, restaient polis avec mes parents, avec la famille. Ils disaient : « On est désolés, on pense qu'il a commis… On est obligés de fouiller, ne vous inquiétez pas, on va pas foutre le bordel, on va rester calmes. » Aujourd'hui, je crois qu'ils sont un peu plus méchants quand ils viennent. Ils mettent un peu le bazar, ils retournent tout. À l'époque, tout le monde se connaissait, c'était beaucoup plus cool.

Quand je n'arpentais pas les centres commerciaux, parce que j'adorais ça, parce que je voyais tout ce que je ne pouvais pas m'acheter, je drivais à Footlocker, je regardais les baskets. Elles coûtaient mille francs. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'un jour je pourrais m'acheter à ce prix !

Extrait de la publication

Certains modèles de sneakers m'ont vraiment emporté la tête. Je salivais devant les Tn, les Air Max, les Kamikaze – des Reebok anciennes encore à portée de prix –, tandis que les dernières sorties, les Reebok Pump, m'étaient inaccessibles. Moi, je n'ai pas eu de beaux vêtements, petit. On le voit sur toutes les photos de mon enfance. C'était tellement difficile de disposer de deux cents francs que je trouvais totalement nul de les mettre dans une paire de baskets. En plus, je ne draguais pas les filles. Un fieffé timide ; je restais toujours avec mes potes. Je n'avais pas de raison d'être beau, élégant.

Mon look typique, c'était un pull Brice à mailles avec un polo imitation Lacoste, un jean et des baskets trouées avec deux bandes, achetées par mon père chez Eram. J'étais super content. La première fois que mes grandes sœurs m'ont offert une paire de belles baskets, des Adidas ou des Nike, je devais avoir 14 ou 15 ans. Je suis parti jouer au foot avec… Le lendemain, elles étaient craquées ! Je ne prenais pas soin de mes vêtements. En revanche, je prenais soin des CD que j'avais péta. Le premier album de rap en français que j'ai écouté et qui m'a fait kiffer, après *L'Album* de Benny B. en 1990, a été *Prose combat* de MC Solaar en 1994. J'ai adoré cet album. Plus tard, en 1999 quand même, ça a été l'album de Zoxea, *À mon tour d'briller*. Quand je n'écoutais pas du Jacques Brel chez moi, comme beaucoup de mes copains d'école, j'étais plutôt dance. Les enfants, les plus grands, tout le monde écoutait ça : les *Dance Machine*, les trucs bidons… Alors que *Prose combat*, c'était ouf…

Fragile et incassable L.

Très jeune, nombreux sont ceux qui me trouvaient super ouvert d'esprit. Un ovni, mes copains ne comprenaient

pas. J'ai toujours été quelqu'un d'à part. Non, je ne me la raconte pas. D'accord, on me voyait avec tout le monde, malgré cela, j'ai été le plus vanné de mes copains. Trop de raisons de me vanner, un milliard même ! Déjà pas un de mes potes renois et rebeus qui ne kiffaient sur des meufs rebeus. Moi, je n'avais pas d'a priori. Je pouvais flasher sur une rebeu, comme sur une renoi ou une Française. Je trouvais de la beauté chez toutes les femmes. Un peu plus tard, lorsque j'ai commencé à côtoyer des filles, quand je sortais avec une meuf renoi, mes potes rebeus, ils me disaient : « Ouais mais elle est noire et tout ! » Je leur répondais : « Ouais, mais elle est jolie ! »

Dans mon enfance, j'ai souvent été mis à l'écart, en vrai, l'air de rien. Dans ma cité, beaucoup jouaient au foot, suivaient le championnat, pas moi. Moi, j'étais inscrit au foot mais je trouvais ça nul parfois. Moi, j'aimais la musique. Je jouais au foot dans le quartier, je ne regardais pas les matchs à la télé. J'ai longtemps trouvé ça ennuyeux. Quand j'invitais des potes chez moi pour leur faire écouter un CD de Jacques Brel, ils trouvaient ça super con, complètement nul. « Nous, on veut écouter NTM. » J'avoue NTM, c'était trop bien, mais Jacques Brel, c'était trop bien aussi.

La chanson *Les Bonbons*, elle est incroyable. Déjà y a deux versions d'une telle qualité ! Celle de 1964 et celle de 1967. Écoutez les trois premiers couplets de celle de 1964. Il offre des bonbons à cette belle qu'il convoite, en quelques mots le décor est planté, les personnages, leurs milieux, caractérisés. On se prend d'emblée d'empathie pour le luron gauche, le modeste, le gandin empêché. Dans le couplet suivant, il lui parle de son ex, Germaine, qui est moche et qui est rousse et qui est cruelle. Ensuite, dans le cinquième couplet la meuf à qui il essaie d'offrir des bonbons, elle croise son ancien ami Léon, alors il se retourne vers Germaine pour lui refiler les bonbons qu'il était venu

Extrait de la publication

donner à la fille. Le tragique de la vie ! Magnifique ! De l'émotion à tous les étages, mon imagination dropait. Je sentais bien là que Brel, y compris dans son interprétation – aux diverses modulations, au vibrato de sa voix –, jouait, mais se donnait tout entier. La dimension ludique de sa manière de chanter, jamais ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre, ne m'échappait pas. J'ai bien dû entendre des centaines de fois les deux versions, j'ai vu des vidéos aussi, et j'ai compris dès la première écoute que chanter, c'est se mettre en jeu. Les images l'ont confirmé. Brel est l'incarnation de la fragilité inoxydable. Une porcelaine d'acier. Un oxymore sur pattes. Minot, je saisissais déjà tout ça, je l'analysais à ma manière, instinctive peut-être. Dans ma cité, avec mes copains, j'y parvenais. À chaque fois que nous regardions un film à double sens, je le comprenais, pas eux. J'ai toujours eu cette facilité, sans trop avoir à analyser formellement, mais comme une évidence.

Extrait de la publication

Chapitre 4

Décalage
Mon premier rap, etc.

Papa jointure

Nous disposions d'une télé mais nous n'avions pas de magnétoscope, alors que tous mes copains en avaient. Nous, juste une télé avec six chaînes et basta. Un bon film sortait au cinéma, mes potos – chacun d'eux – en parlaient. Je leur disais : « Vous inquiétez pas, dans deux ou trois ans, il va passer sur TF1, je vais le voir. » Le pire, c'est que j'étais sérieux. J'attendais. *Rocky*, je le voyais deux ans après que les gens l'avaient vu au cinéma. J'étais content, pas habitué autrement, pas de problème. J'ai dû patienter plusieurs années avant de voir toute la série.

Une fois, je devais avoir 9 ans, notre voisine nous rejoint dehors, un caméscope à la main. C'était incroyable, je n'avais jamais vu une caméra. Elle s'est mise à nous filmer avec ses enfants dans le quartier. Plus on sautait dans tous les sens, plus elle nous filmait. Je regarde la dame et je lui demande : « Eh Madame, ça va passer quand à la télé ? » Elle me répond : « Ça va passer ce soir sur la 17 à 21 heures. » Je rentre chez moi, je mets la 17. Je regarde les points blancs et les points noirs pendant une demi-heure. Ma

Extrait de la publication

mère me demande ce que je fais. Je lui réponds qu'on s'est fait filmer par la télé et que ça va passer à 21 heures pile sur la 17. Elle me dit qu'il n'y a rien sur la 17. Toute la soirée, j'ai attendu en guettant.

Un autre jour, je discute avec un copain dont les parents s'abonnaient à Canal +. Il me renseigne : « C'est trop bien Canal + ! Y a les dessins animés gratuits à 18 heures, décryptés. C'est sur la 4. » J'arrive chez moi, je mets la 4 et rebelote : les petits points noirs et blancs. Dans ma cité, il n'y avait même pas la réception Canal +. C'était juste une chaîne sans programmes : ni en clair, ni en crypté. J'attends. 18 heures, 19 heures, toujours rien. J'espère encore, les minutes défilent. Ma mère a abrégé mes souffrances.

Un petit gars en décalage, voilà pour me définir durant ces années d'enfance. Il faut dire que je vivais au quotidien dans un univers où, une fois rentré chez moi, il n'était plus question que de musique et d'anecdotes sur Brel, Brassens, Ferré et d'autres chanteurs que mon père, intarissable sur le sujet, me racontait. Il essayait aussi de me communiquer son amour pour la menuiserie. J'appréciais sa compagnie et je restais parfois avec lui le soir dans sa chambre, il m'apprenait à fabriquer des jeux de dames. J'aimais ça, mais je n'étais pas très appliqué. Je prêtais beaucoup plus d'attention à ce qu'il me racontait en même temps, sur ses chanteurs préférés. J'aimais trop rester avec mon père, l'observer. C'était pas commun.

De ma sixième à ma neuvième année, ça s'est passé de cette manière-là. Il filait dans sa chambre, dès qu'il rentrait du travail à 19 heures. Il n'en bougeait plus jusqu'à minuit. Il y écoutait de la musique, lorsqu'il n'y travaillait pas le bois. Une activité qu'il exerçait d'ailleurs le plus souvent le week-end en ma compagnie. Un rituel sans cesse observé : il s'asseyait, croisait les jambes et se roulait des joints. Avec, il buvait un petit verre de whisky ou de pastis de temps en temps, pas à l'excès.

Extrait de la publication

Il ne se saoulait pas, il kiffait. Il mettait un peu de musique, souvent du Brel, de la musique rebeu ou de la musique américaine dont du jazz. Il cassait la tête à personne.

Moi, tous les soirs, je m'asseyais à côté de lui et nous parlions. Je posais plein de questions. Je voulais savoir : « C'est quoi que tu fumes ? » Il m'informait : « Ça, c'est du haschich, tout le monde fume ça au Maroc, c'est pour se détendre. » C'était normal alors ! Quelqu'un qui fumait du bédo, c'était normal. Quelqu'un qui fumait un joint en buvant du whisky chez lui, pour moi c'était normal, parce que c'était l'image paternelle.

La première fois que j'ai bu de l'alcool, je devais avoir 7 ou 8 ans. Mon père me donne un petit verre de whisky : « Essaie. » Je crie, je mets de l'eau dans ma bouche, ça me brûle la gorge. Il revient du marché avec des piments bien durs. Je ne le lâche pas : « C'est quoi ça ? » Il me répond : « Goûte. » Je prends le piment, je le mets dans ma bouche… Ma mère nous engueule, mon père qui me nettoie la bouche avec un gant de toilette et moi qui pleure.

Le souvenir du bonheur, celui qui a marqué mon enfance, celui qui a été le rayon de soleil de ma jeunesse, c'est celui des dimanches (notamment les matins) en famille. Mon père se levait à 7 heures et m'emmenait au marché de Trappes. On y achetait des produits frais : du poisson, des merguez, du fromage, des légumes, de la menthe aussi et on rentrait chez nous. Vers 10 heures du matin, ma mère commençait le repas du midi, des moules, du poisson frit, ou d'autres plats. Ma mère était une cuisinière hors pair et ça sentait bon dans toute la maison. Nous étions tous là, le dimanche après-midi, autour de la table en bois, que mon père avait fabriquée, et de la même grande assiette. Que de succulents petits plats mitonnés par maman nous avons mangés ! Ça, c'était le bonheur ! Ces souvenirs-là me collent au cœur.

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01ELKN000500.N001
Dépôt légal : novembre 2013

Extrait de la publication